

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n° avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

## SOMMAIRE

GRAVURES : Manteau de velours et chapeau marin. — Nœud de tête en dentelle noire. — Confection duchesse (2 dessins). — Veste hussard (2 dessins). — Manteau de velours. — Soulier de mariée. — Soulier de soirée. — Bottine d'annexions. — Boite à gants. — Corbille Peleto d'Annex. — Corbille de toilette. — Corbille à bijoux. — Plancher de bureau. — Bando de tapissier. — Manteau Marie-Louise. — Manteau vénitien. — Mantelut. — Peignoir Watteau. — Robe.

TEXTE : Explication des gravures. — Courrier de la mode. — Les menus de la saison. — La branche d'héliotrope (suite). — Économie domestique. — Lettre d'une amie. — Causerie sur le savoy-stret. — Petite correspondance.

SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées. — Planches de patrons.

## EXPLICATION

### DES GRAVURES

1. Manteau de velours et chapeau marin. — Manteau de velours noir brodé en soie blanche d'une riche chamarrure qui recouvre entièrement le vêtement sans laisser, pour ainsi dire, une seule partie à découvert; elle se prolonge sur les manches, qui sont larges et fort longues. Le vêtement est orné d'une dentelle noire voilant un bel et riche effilé blanc et noir; une riche fourrure, en belle passementerie, rattache le dos à l'épaule gauche. Nous donnons, sur notre supplément, le patron de ce manteau.

Chapeau marin en velours noir; la calotte est encadrée par une jarr-



1. MANTEAU DE VELOURS ET CHAPEAU MARIN (Voir le Supplément). — Modèle de M<sup>me</sup> Du Biez, 8, rue Halévy.

tière de moire noire; le dessous du bandeau est en dentelle noire; il est retenu sur le côté par une aile d'oiseau. Le dessous de la calotte est garni d'une touffe de camélias blancs et cerises, retenus par un flot de ruban de moire noire. Ce magnifique vêtement a été dessiné dans les nouveaux salons de M<sup>me</sup> du Biez, 8, rue Halévy.

2. Nœud de tête en dentelle noire. — Ce nœud, si simple à composer, produit un effet charmant et donne à la coiffure un cachet suprême d'élegance et de bon ton. Il se compose de deux grands pans de dentelle noire qui flottent derrière la tête, et qui sont surmontés au sommet par deux coques de dentelle tombant dans un sens et de deux autres coques de dentelle tombant dans l'autre sens. On le pose simplement sur la tête entre les bandeaux et la chignon pour obtenir l'effet de notre dessin. — Modèle de la maison Henri, 5, faubourg Saint-Honoré.

3 et 4. Confection duchesse. — Ce vêtement est long et recouvre presque entièrement la toilette. Il se fait en gros de Tours noir, ou en faille en grande largeur; le devant forme la blouse; les manches, montées en mac-farlane, retombent droit sur le devant et se relèvent gracieusement derrière, à la ceinture. La taille est à doubles basques arrondies. Une belle ceinture d'étoffe recouvre les plis de la manche sur le côté; une frange de chenille, à tête quadrillée, agrémenté tout le costume. — Voir sur notre supplément les patrons de cette confection.

5 et 6. Veste hussard. — Notre modèle est en velours noir; il est agrémenté de riches brandebourgs de soie et se garnit entièrement de rhinocéros ou de petit gris, à volonté.



**7 à 11. Chaussures.** — Modèles d'Abler, 9, rue du Hasard-Richelieu. — Notre revue de septembre n'aurait pas été complète sans quelques modèles de chaussures d'automne. Nous en publions cinq modèles de styles et d'emplois différents.  
Le n° 7 est une jolie mule en velours bleu doublée de faille blanche à l'intérieur; le talon est en velours bleu; le quartier de la

quel nous ferons le dessus de la corbeille; nous prendrons du cachemire ou du drap, et nous exécuterons le dessin au point russe ou point lancé, en ayant soin de bien varier nos nuances; tout en les prenant très-vives, sachons les bien harmoniser. Pour le lambrquin, nous prendrons le dessin n° 7, auquel nous donnerons plus ou moins de marge, suivant que nous voudrons qu'il soit plus ou



3. DOS DE LA CONFECTION DUCHESSE. (V. le Supplément.)

mule est décoré d'arabesques en soutache d'or mélangée ce perles blanches; cette même soutache, mêlée de perles, en borde tout le tour.

N° 8. Soulier de mariée. L'intérieur et l'extérieur sont entièrement en satin blanc piqué; il est fort originalement bordé d'une guirlande de plumes de paon.

Pour le n° 9, l'artiste s'est inspiré des chaussures que portent de temps immémorial les châtelaines de l'Ecosse. De là son nom de *soulier écossais*; notre modèle est en chevreau glacé. Le soulier à *barrettes* n° 10 se fait en soie et en chevreau doré. Enfin, les amazones chaussent avec plaisir la petite botte n° 11. La tige en est emmarquiné; l'empeigne se fait en veau, et un petit operon d'argent est adapté dans le talon.

**12. Boîte à gants.** — Modèle de M<sup>me</sup> Thorel, 245, rue Saint-Denis. — Cette boîte à gants, dont la monture est en cuivre doré, est une des choses les plus élégantes que je connaisse; l'esqu'au flanc offrira quelques douzaines de paires de gants à sa future, le cadeau triplera de valeur, si sa mère ou sa sœur ont exécuté de leurs mains notre joli modèle; il se fait sur satin, taffetas ou cachemire, et, comme les dessins doivent être très-soigneusement reproduits, de taille fort exacte surtout, il est préférable de s'adresser à M<sup>me</sup> Thorel pour se procurer l'objet tout dessiné en même temps que la monture.



5. VESTE HUSSARD (DOS).



6. VESTE HUSSARD (DEVANT).



7. MULE EN VELOURS BRODÉ.

**13. Puits d'Amour.** — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker. — La monture de cette corbeille est en bois, recouvert de cuir couleur bois, cuir travaillé et agrémenté comme une reliure; l'intérieur est garni de satin capitonné; quant à l'ornementation extérieure, elle se fait en brochant sur drap casimir ou sur taffetas laquette portant le n° 6 dans notre supplément. De chaque côté de la broderie, on laissera plus ou moins de marge, suivant la hauteur que l'on donnera au Puits-d'Amour.

**14. Corbeille mexicaine.** — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — Cette délicate corbeille à ouvrage, qui ne sera pas déplacée au salon, est tout simplement en jonc mexicain; c'est un jonc fin et un peu jaune, qui se tresse d'une façon très-serree, et qu'on trouve généralement chez les marchands de curiosités. Quant à l'ornementation, c'est à nous à l'exécuter.  
Sur notre supplément, nous donnons, au n° 3, un dessin à l'aide



11. BOTTINE D'AMAZONE.



8. SOULIER DE MARIÉE.

de trois tons alternés et se répétant indolument sur un fond noir. En continuant son travail, il faut avoir soin d'alterner les rosaces dans l'ordre où elles se trouvent sur notre modèle, pour en conserver l'harmonie. — Modèle de M<sup>me</sup> Thorel, à la Religieuse.

**18. Manteau Marie-Louise** en cachemire noir, formant plissé dans le dos. Ce riche vêtement est garni de plaques de passementerie, mélangées de jais, qui maintiennent les plis du vêtement; il est encadré d'une belle dentelle de Chantilly.

Chapeau de velours noir, garni autour de la passe d'un bouillonné de faille bleue; une touffe de roses jaunes, mélangées à un bouquet de plumes, garnit le sommet du chapeau, d'où descend une grande écharpe de tulle noir. — Modèle de M<sup>me</sup> du Rier.



10. SOULIER A BARRETTES.



9. SOULIER ÉCOSAIS.

19. Manteau vénitien en cache-



2. NEUD DE TÊTE EN DENTELLE NOIRE.



4. DEVANT DE LA CONFECTION DUCHESSE. (V. le Suppl.)

moins haut; des glands assortis de nuance compléteront l'ornement. Quant à la monture, elle est en bambou vernissé noir, avec bout s'imitant les perles fines.

**15. Corbeille à bijoux.** — Modèle de M<sup>me</sup> Thorel. — Le corps de la corbeille est en jonc très-fin et très-blanc; la monture en bambou vernissé noir, et la broderie au point russe sur cachemire. Le dessin n° 7 de notre supplément peut servir tout aussi bien pour ce baguier que pour la Corbeille-Mexicaine dont nous venons de parler.

**16. Plomb pour bureau.** — Modèle de la maison Henri, 5, faubourg Saint-Honoré. — On est souvent fort embarrassé pour faire un cadeau fantaisiste, et cependant utile, à un père, un frère, un mari ou un fiancé. Voici un modèle de plomb de bureau qui, pourra, mesdames, vous tirer d'embarras. Vous prendrez le dessin n° 8 de la planche de supplément; vous le reproduirez au point russe sur cachemire rouge ou noir; puis vous en recouvrirez soit un vrai morceau de plomb ayant la forme de notre modèle et la grandeur de notre dessin, soit tout simplement une brigue bien lourde; puis vous l'ornez aux encadrements de médaillons de passementerie, retenant les cordelières qui servent d'anse.

**17. Bande de tapisserie.** — Notre modèle servira pour bande ou carré; il se compose de rosaces

mire no  
rappor  
chon, s  
soutach  
beau n  
des deu  
dents à  
puis d'  
plus pos  
La de  
Chape  
de velo  
nouve  
gées, s  
grise  
Chantil  
lours e  
de M<sup>me</sup>

20. M  
formant

chis à l  
terre. T  
plis; c  
grandes  
noire re  
Chape  
d'un bo  
voilées  
écharpe  
et mant

21. P  
nre Po  
toile de  
même  
principa  
qui lui  
droit, e  
tie aux

Chape  
mélang  
nuance  
en velo  
de roug  
lotte qu  
touffe d  
faisant  
rubans  
ment c  
riete.

Chape  
estétab  
tulle, e  
ou peu  
pen lat  
serpente  
de m  
ment fr  
de bon  
fait sur  
tête; g  
large ti  
ve un  
rubans  
mélang  
bleu.

Chape  
en satin  
original  
mes en  
une gr  
truche



COURRIER DE LA MODE

mire noir, à double collet, avec capuchon pointu rapporté. Le premier collet, ainsi que le capuchon, sont illustrés d'une belle chamarrure en soutache; en dessous du capuchon se trouve un beau nœud de faille noire n° 5. L'encadrement des deux collets est semblable; il se compose de dents à même le cachemire bridées en rouleaux, puis d'une dentelle et d'un second rang de dents plus pointues que les précédentes.

La dentelle du second collet, qui est à double étage, est plus haute que celle du premier.

Chapeau rond en turquois vert canard, orné de velours prune; ces deux couleurs sont de haute nouveauté; le nœud, des deux nuances mélangées, est retenu par deux ailes d'oiseau des îles, grises et vertes. Deux barbes de dentelle de Chantilly mêlent leurs coques à celles du velours et de la turquoise. — Manteau et chapeau de M<sup>me</sup> du Riez, 8, rue Halévy.

20. Mantelet. — Mantelet en sicilienne noire, formant dans le dos de gros plis retenus et ralla-



12. BOÎTE À GANTS.

le haut de la calotte et retombe par derrière; elle a pour pied une aigrette de plume et de ruban agrémentée de deux gros boutons de perles fines.

Chapeau Henri III. — Le fond, à calotte assez haute, est mou et de nuance neutre tirant sur le jaune; les bords sont bridés de velours marron, une grande plume marron dans le haut, et de nuance dégradée arrivant au neutre dans le bas, surmonte toute la calotte et descend sur la tunique; cette plume a pour pied une touffe de chrysanthème.

Chapeau Gabrielle d'Estres. — La calotte, tout en velours noir, a les bords recouverts de satin mauve très-clair et d'un tour de plume mauve ressortant du retourné. Touffe de plumes de même nuance sur le sommet, faisant tête à un flot de ruban mauve retombant sur les cheveux par derrière. — Modèles de M<sup>me</sup> Moreau Didalbury, 21, boulevard des Capucines.



14. CORBEILLE MÉTALLIQUE.



13. CORBEILLE PUIS-D'AMOUR.

chés à la taille par un bord et une grosse plaque de passementerie. Tout autour du mantelet, écharpe de faille noire à trois plis; cette écharpe retombe sur le devant et se termine par de grandes franges. Le bas du mantelet est garni de dentelle noire rehaussée de perles de jais.

Chapeau demi-fermé, en velours grenat, garni tout autour d'un bouillonné rose en velours épinglé; une touffe de roses volées de toile noir, orne le devant du chapeau. Grande écharpe de tulle noir retourné en arrière. — Chapeau et mantelet de M<sup>me</sup> du Riez.

21. Peignoir Watteau. — Notre modèle est en cachemire Pompadour; on peut le reproduire également en toile de Jouy imprimée avec dessins Pompadour, ou même en tafetas. Il est simple de forme; il tire sa principale élégance des fourragères ou brandebourgs qui lui donnent un cachet particulier. Par devant, il est droit, en forme de blouse; garniture de boutons, assortie aux têtes de glands.



15. CORBEILLE À BOUTON.



16. PLUME DE BUREAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

CHAPEAUX D'AUTOMNE

Chapeau Rabagas, en gros de Tours vert Metternich, mélangé de velours vert de même couleur, mais d'une nuance un peu plus foncée. Une guirlande de feuillages, de rouge, entoure la calotte que surmonte une touffe de plumes roses, faisant tête à un flot de rubans dont les bouts forment catogan par derrière.

Chapeau Bégonne. — Il est établi sur une forme en tulle, entièrement molle ou peu raide. Le fond, un peu haut, est en satin bleu serpent, avec retroussis de même étoffe légèrement froncée; une ruche de blonde de soie bleue fait auréole autour de la tête; guirlande de feuillage tirant sur le mauve un peu soutenu; les rubans en catogans sont mélangés de gris et de bleu.

Chapeau Fra-Diavolo. — Ce chapeau, tout recouvert en satin noir, a un cachet original. Un tour de plumes en garnit les bords; une grande plume d'aigrette bleu turquoise orne

châtelaines sont très-occupées. En outre des réceptions de chasse, il y a les réunions agricoles. Mentionnons bien vite, dans la crainte de l'oublier, une réunion des plus aristocratiques et des plus élégantes, chez le marquis de Talhouët, au Lude, à l'occasion du comice agricole, dont le marquis est président.

Vous pensez, sans doute, qu'à cette époque si avancée de la saison, Dieppe est désert. Ah! bien, oui... On se croirait au mois d'août, dans ce mois de septembre exceptionnel, où la brise est douce et atténuée comme une brise d'été. Et pourtant il n'y a plus d'autres fêtes que les concerts du Casino, les bals d'enfants et les représentations théâtrales. C'est le théâtre de Dieppe qui vient jouer son répertoire tous les mardis soir au Casino. Il y attire tous les baigneurs, et il s'y fait applaudir dans de charmantes opérettes telles que *Chouffrey*, d'Offenbach, et *le Souci ou l'auberge pleine*, d'Adolphe Adam.

Nous avons en ce moment, comme représentations maritimes, les grandes marées d'équinoxe. C'est très-beau. La mer bat les falaises et grimpe sur la jetée et sur la terrasse. C'est un spectacle splendide qu'on ne commande pas à heure fixe et que Dieu seul peut donner.

Après avoir visité tous les environs et toutes les petites plages satellites de Dieppe, il est une excursion qu'on se plaît à accomplir soit en voiture, soit par mer: c'est celle du Tréport, à l'embouchure de la Bresle. La petite ville du Tréport se divise en deux parties. La ville basse, compo-



17. BANDE DE TAPISSERIE.

Suppl.)  
complète  
à bambou  
horol. —  
séchane;  
odris au  
otre sup-  
ruier que  
ine dont  
u. — Mo-  
5, fan-  
est sou-  
our laire  
cepen-  
frère, un  
à un mo-  
eau qui  
rer d'au-  
e desu  
plément;  
int russe  
noir; puis  
un vrai  
la forme  
qui lui  
nement  
vous  
de ma-  
relant  
d'ans.  
serie. —  
ur bande  
le rosace  
ond noir.  
a rosace  
à conser-  
at plissés  
ement est  
sement-  
qui main-  
nement;  
l'entelle de  
br, garni  
ouillonné  
le de ro-  
un bou-  
sommet  
pend une  
noir. —  
en cache-



d'une seule rue, qui est le prolongement de la route d'Eu et qui aboutit à la plage où est situé l'établissement des bains. Puis il y a de très-coquettes maisons, construites d'hier, et de jolis pavillons, bordant pour ainsi dire la mer et les galets, qui ne visent pas aux splendeurs des palais et des hôtels de Dieppe, de Deauville et de Trouville, et qui nous ont rappelés les maisons verdoyantes et fleuries des bords de mer de Royan. L'ancienne ville, la plus ancienne, bien entendu, désignée sous le nom de *ville haute*, est construite dans un petit vallon qui la protège, à mi-côte de la falaise. Cette situation est très-pittoresque et très-accidentée, car elle offre un panorama splendide. Cette ville haute communique avec la ville basse par de larges rampes et par un escalier qui conduit à l'église. Lorsqu'on gravit la falaise qui domine, à l'ouest, l'établissement des bains, on aperçoit au loin Floques, Etaloned, Saint-Remy, Bosrocourt, Mouchy-sur-Eu, le Bois-l'Abbé et la forêt d'Eu.

C'est vers le onzième siècle que l'histoire commence à s'occuper de Tréport, qu'elle désigne dans les chartes du moyen âge, sous le nom d'*Uterior Portus*, en raison peut-être du port d'Eu, où la rue remontait alors.



18. MANTEAU MARIE-LOUISE.



19. MANTEAU VÉSIVIER.



20. MANTEAU.

Modèles de M<sup>me</sup> du Riez, 8, rue Halévy.

Robert I<sup>er</sup>, comte d'Eu, fonda au Tréport, vers 1060, l'abbaye de Saint-Michel, de l'ordre de Saint-Benoît. A la fin du onzième siècle, Robert Comte-Heuse partit de cette ville avec une armée pour aller combattre Henri I<sup>er</sup>, Beau-Clerc, roi d'Angleterre, et troisième fils de Guillaume le Conquérant.

Pendant le quatorzième et le quinzième siècle, le Tréport eut souvent à souffrir des invasions anglaises.

Après l'expulsion définitive de l'étranger, le commerce de cette ville prit un nouvel essor, surtout lorsque le comte François de Clèves eut fait creuser un bassin pouvant recevoir des vaisseaux de 300 tonneaux et défendu par une tour en grès, démolie vers 1810, et par une jetée en bois. Le duc Henri de Guise protégea la jetée par une forte palissade. Un simple bourgeois, dont le nom est encore vénéré au Tréport, Charles Myresse, consacra toute sa fortune à l'amélioration du port et de l'embouchure de la Bresle.

Le roi Louis-Philippe, qui reçut au Tréport deux fois la reine d'Angleterre, y fit exécuter d'importants travaux, qu'il serait urgent de compléter; car le Tréport, en outre de la pêche, qui y est très-considérable, pourrait devenir un port de refuge très-utile et très-sûr. La



du, fon-  
 o, l'ab-  
 l'ordre  
 du on-  
 Comte-  
 lle avec  
 mbattre  
 id'An-  
 flis de  
 at.  
 ne et le  
 portent  
 vaslons  
  
 finitive  
 erce de  
 el essor,  
 e Fran-  
 creuser  
 voir des  
 eux et  
 n grès,  
 ar une  
 ienri de  
 par une  
 le bour-  
 encore  
 les My-  
 fortune  
 et de  
 le,  
 e, qui  
 fois la  
 excen-  
 x, qu'il  
 ter; car  
 e la pé-  
 dérable,  
 t de re-  
 dr. La



A. Jacquemart

Monsieur et Madame aux Paris

Y. B. B. J.

1872

N° 39

REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13. Quai Voltaire à Paris.

*Chaque semaine de M. Moreau Odobury 23. Boulevard des Capucines*

plage,  
large p  
mer et  
gneur.  
route r  
vallée  
mité d

Le c  
histori  
très-an  
de dig

Ch  
duc de  
laume  
Guilla  
empara  
plus t  
avec H  
traditi  
d'Arc,  
Rouen  
mée d  
château  
Louis.

Le c  
comme

Henri  
d'après  
Lerol  
que M  
en pr  
1661, l  
de co  
droite  
corps  
donnan  
M<sup>re</sup> de  
Eu de  
séjour  
sieurs

zun.  
prince  
parc,  
furent  
Nôtre,  
kiosqu  
mité d  
l'on d  
belle v  
entité  
bleaux  
trefois  
et qu  
Louis-  
histor

La c  
d'Eu  
vitrau  
nufact  
près l  
navare  
roche.

Et l  
t-on, c  
vous l  
non. L  
pas in  
tout à  
de me  
souven  
j'y tro

Les  
ne son  
de Die  
Dieppe  
bord d  
grand  
pittores  
vettes.

On p  
bens e  
minen  
marine  
blanc,  
gneuse  
Au T  
Cette p



plage, à l'instar de celle de Dieppe, est une belle et large promenade formant terrasse au-dessus de la mer et s'étendant sur plus de 500 mètres de longueur. On va du Tréport à la ville d'Eu par une route ravissante au pied des collines, dans la riante vallée de la Bresle, qui formait anciennement la limite de la haute Normandie et de la Picardie.

Le château d'Eu, classé parmi les monuments historiques, occupe l'emplacement d'une forteresse très-ancienne, élevée par Charlemagne, pour servir de digue aux invasions des Normands.

Charles le Simple y reçut, en 927, l'hommage du duc de Normandie, Guillaume Longue-Épée. Guillaume le Bâtard s'en empara en 1019, et y eut plus tard une entrevue avec Harold. D'après une tradition locale, Jeanne d'Arc, allant du Crotoy à Rouen, aurait été renfermée dans la prison de ce château, dite *Passe-aux-Lions*.

Le château actuel fut commencé, en 1584, par Henri de Guise le *Balafré*, d'après les plans de Claude Leroi de Beauvais. Lorsque M<sup>me</sup> de Montpensier en prit possession, en 1661, il n'y avait encore de construit que l'aile droite et la moitié du corps de logis du fond, donnant sur la Bresle. M<sup>me</sup> de Montpensier fit à Eu de longs et fréquents séjours. Elle y reçut plusieurs fois le duc de Lauzun. On doit à cette princesse la création du parc, dont les terrasses furent dessinées par Le Nôtre, la construction du kiosque, situé à l'extrémité de ce parc, et d'où l'on découvre une très-belle vue sur la mer; et enfin la réunion des tableaux qui ornent autrefois les appartements, et qui ont inspiré à Louis-Philippe le musée historique de Versailles.

La chapelle du château d'Eu renferme de beaux vitraux exécutés à la manufacture de Sèvres d'après les dessins de Chevillard et de Paul Delacroix.

Et la mode, nous dirait-on, chère chroniqueuse, vous l'oubliez? Vraiment non. Ne vous semble-t-il pas instructif et agréable tout à la fois de profiter de mes excursions et des souvenirs historiques que j'y trouve?

Les toilettes du Tréport ne sont nullement celles de Dieppe; elles ressemblent à celles d'Étretat. A Dieppe, on s'habille en Parisienne; on se croirait au bord du lac ou dans l'enceinte du pesage le jour du grand prix. Au Tréport, on admet les costumes pittoresques de serge bleue et de pécheuse de crevettes.

On porte la capeline de préférence au chapeau Rubens et au chapeau Rabagas. Le rouge et le blanc dominent. La vareuse et la veste amiral, en drap bleu marine, avec ancre d'or sur le grand col galonné blanc, sont en grand honneur. A Dieppe, les baigneuses du Tréport auraient l'air d'être costumées. Au Tréport, elles sont typiques et charmantes. Cette petite plage du Tréport nous plaît et nous en-

chante; elle est intime et aimable. Le chapeau *Jean-Bart* en toile cirée, avec galon bleu ou noir, sied très-bien aux jeunes visages qu'il découvre entièrement. Il y a des modes dont il faut se défier, celles qui mettent la laideur par trop en évidence.

Retournons à Dieppe, ne vous en déplaise, car c'est sur la terrasse que nous allons trouver les modes nouvelles. L'été ne produit plus rien en fait de toilettes, et l'automne en est à ses débuts. Que fait-on de nouveau?... Nous vous l'avons déjà dit. Des costumes de cachemire ornés de velours

en rapport avec le jupon, et de riche guipure ou de frange de laine blanche à boules. C'est ce qui se produit de plus élégant et de plus nouveau à Dieppe.

Les tuniques de toile bleue et écruée vont disparaître. Reviendront-elles?... La République a dû être très-satisfaite de la mode, car les élégantes ont porté la blouse. Mais quelle blouse?... Les unes en crêpe de Chine, garnies de dentelle de Bruges, de point à l'aiguille et de vieille mailles moderne; les autres en sultane blanche rayée satin, garnies de guipure blanche, ou en grenadine noire rayée, ornée de guipure noire de Chantilly ou de dentelle de laine; celles-ci en toile bleue, avec entre-deux et volant de broderie anglaise et de broderie de Saxe; celles-là en batiste écruée, avec plissés de batiste blanche ou bien avec entre-deux et volants de guipure blanche.

Plusieurs charmantes jeunes filles portent à Dieppe, pour les débuts de la saison d'automne, des blouses en serge bleu indigo, bordées de larges galons blanc et rouge, avec grand col marin et revers aux manches. Cette blouse est serrée à la taille par une ceinture de cuir noir ou bleu, ou bien par une large écharpe de serge blanche ou de serge rouge frangée. Avec ce costume, elles mettent un chapeau *Jean-Bart*, à larges bords relevés, posé très en arrière, et elles ont l'air de véritables cantinières de marine. Au delà de quinze ans, une jeune fille ne peut plus se costumer ainsi. Il y a des limites pour la fantaisie, à moins qu'on ne tienne à se faire remarquer.

Nous avons aussi aperçu une jupe princesse en moire française gris argent, décorée de cinq volants noirs étagés au bas de la jupe faisant demitraîne. Sur cette jupe de moire gris argent, tunique en velours noir, garnie d'une bande de plumes noires frisées et d'une haute guipure illustrée de médaillons en chantilly. Chapeau Rabagas en velours noir, avec bord de plumes et aile en plumes gris argent.

Et une robe princesse en velours noir, boutonnée dans toute sa hauteur, modelant la taille et les hanches, sans aucune basque ni tunique, avec ceinture orientale en cachemire pourpre broché d'or, se dénouant sur le côté. Pour coiffure, chapeau page en velours noir, avec longue plume blanche retombant en arrière.

On voit aussi des tuniques en cachemire gris des Indes, avec bandes de broderie de couleur.

Le chapeau *page* se pose, comme le *Rabagas*, très en arrière et sur le sommet de la tête.

Il y a des physionomies auxquelles ce genre Rabagas sied très-bien, et d'autres qui ont l'air étonnées d'être coiffées ainsi. Ne porte pas qui veut la mode qui passe. Il faut en avoir le type et l'élégance. Il est probable que c'est une jolie femme qui aura donné la première la mode des chapeaux en arrière. Elle avait très-chaud. Elle aura rejeté



21. PEIGNOIR WATTEAU. — Modèle de M<sup>me</sup> du Riez.

ou de moire et des costumes de velours anglais.

Comme entrée de saison, on porte des petits paletots très-courts, entièrement soutachés, avec manches flottantes à l'orientale, remplaçant les dolmans. Ce paletot, flottant ou demi-flottant, se fait en cachemire noir ou de couleur.

Il y a encore le mantelet *bonne femme*, à capuchon, en cachemire noir d'Écosse très-fin, doublé de soie bleue ou lilas très-pâle, avec ruche de soie découpée et guipure noire. C'est très-simple, très-distingué et très-joli.

Les jupons de velours noir et de couleur composent presque toutes les nouvelles toilettes, avec tunique de laine blanche garnie de bandes de velours



son chapeau sur son chignon, et avec ses cheveux ébouriffés elle aura paru mille fois plus charmante encore à tous ceux qui l'entouraient. Le lendemain, elle aura recommencé et se sera appliquée à bien se coiffer en arrière. De là tous les *Jean-Bart*, les *Rubens* et les *Rubogas*.

C'est ainsi que se produisent et s'affirment les nouvelles modes, qui sont presque toujours l'effet du hasard.

La mode d'enrouler autour de son cou l'écharpe de gaze de son chapeau remonte à M<sup>me</sup> de Galfet. Dans une promenade à Luchon le vent menaçait d'emporter le chapeau de la marquise. Impatiente, elle fait faire à son voile demi-tour par derrière et le fixe devant, sur le côté.

Les tuniques, avec trois plis derrière, eurent pour marraine la comtesse de Paris. Etant à Dinan, les tirettes de sa tunique de cachemire se brisèrent. Elle emprunta deux grosses épingles à une paysanne et imprima par derrière trois gros plis à sa tunique.

Les dentelles russes qui garnissent cette année tant de costumes ont été tirées par hasard des cartons de M<sup>me</sup> Rimsky-Korsakov, un jour qu'elle cherchait une garniture pour une robe cheveux de la Reine.

La comtesse de Pourtalès a mis en relief la dentelle des Indes, autrement dite dentelle de laine, et dont les entre-deux se marient si bien à la grenadine rayée.

M<sup>me</sup> la duchesse de la Trémoille a porté la première les garnitures de fleurs brochées en soie d'Alger. Et c'est le pied sans pareil de la baronne Alphonse de Rothschild qui s'est fourré le premier dans ces bas de soie de couleur, qui sont d'une suprême coquetterie et tant soit peu sombrette Louis XV.

Comme dernières nouvelles, on porte de jolies cravates La Vallière, en crêpe de Chine et en surah, frangées de chenille, ou en velours brodé.

À huitaine, mesdames; nous en aurons plus long à vous apprendre.

V<sup>me</sup> DE RENNEVILLE.

## LES MENUS DE LA SAISON

Septembre.

Je retrouve et je donne ci-après le menu d'un dîner fort délicat dont, avant la guerre, je pris ma part en compagnie de gais convives. Ce fut pour moi un beau jour. Comme ce dîner est d'une exécution simple, et qu'en cherchant bien on trouve encore des gens aimables, qui en le moyen pourra se donner pareil agrément.

### MENU D'UN DINER DE 10 A 12 PERSONNES

#### POTAGE

Consommé de volaille aux œufs pochés.

#### BOISSON D'ŒUVRE CHAUD

Huîtres en coquilles au gratin.

#### BELLEVÉ

Côtelettes de veau piquées à la chicoree.

#### ENTRÉES

Poulets au chasseur.  
Salade d'écrevisses à la gelée.

#### ROT

Selle du chevreuil rôtie.

#### ENTREMETS

Fonds d'artichauts au velouté.  
Timbale de nouilles à la vanille.

On m'a demandé la recette anglaise d'un *bon poulet cordon*, aux raisins de Corinthe; voici ce que j'ai trouvé de mieux :

Mélanger dans une terrine 500 grammes de raisins de Corinthe, 500 grammes de graisse de bœuf hachée, six œufs, quatre cuillerées de farine, un quart de muscade râpée, une cuillerée à café de gingembre pilé, du sucre en poudre et un peu de sel; mettre cet appareil dans une serviette; le lier fortement et le cuire pendant trois heures dans l'eau en ébullition; le servir chaud avec une sauce au rhum.

LE BARON BUISSE.

## LA BRANCHE D'HÉLIOTROPE

(Suite)

— Ma conversation est parfois empreinte de tristesse, parfois mes saillies sont chagrines, dites-vous; mais est-ce ma faute si le découragement et la défiance sont en moi? Lorsque je vois fuir le projet de mariage sur lequel je fondais mes espérances de bonheur, mes traits peuvent-ils avoir l'expression joyeuse que donne l'amour assuré du succès?

— Ne me dites pas cela. Il m'en coûterait trop de renoncer à cette union dont je caresse la pensée depuis longtemps. Vous étiez encore deux enfants lorsque votre famille et la nôtre vous unissaient déjà dans leurs rêves d'avenir. En vous voyant jouer sur la pelouse, on considérait cette intimité du jeune âge comme le prélude d'un lien plus solennel. Quand notre mère, en mourant, a confié à la sœur aînée le soin de veiller sur la cadette, en acceptant cette mission sacrée, j'ai pensé que je ne pouvais mieux la remplir qu'en me reposant sur l'honnête homme que j'appréciais chaque jour davantage, de ma sollicitude pour Mathilde. Je savais que nul ne lui offrirait un gage plus assuré de bonheur. C'était le vœu de mon père; tout le monde s'attend à le voir se réaliser et se figure que vos projets sont d'accord avec les nôtres. Monsieur Gaston, se serait-on trompé?

— Non, vous avez mille fois raison de le croire. Enfant, je l'aimais déjà, et quand l'âge a mûri mon jugement j'ai chaque jour admiré davantage cette belle âme dont aucun sentiment égoïste, aucune pensée mauvaise n'altère la limpidité, cette jeunesse du cœur qui n'est pas étiée par la légèreté de l'esprit, cette grâce et cette beauté que le soupçon de coquetterie ne saurait atteindre. Il me serait impossible de vous dire combien je l'aime, et, s'il me fallait renoncer à elle, ce serait avec un affreux déchirement.

— Et cependant, à mesure que s'accroît le désir d'atteindre le but, l'espérance suit une marche contraire. J'ai eu des heures de foi pendant lesquelles il m'a semblé que nous étions d'accord, qu'elle m'écoutait avec bonheur et m'encourageait de son sourire; puis, un instant après, je voyais l'illusion s'évanouir.

— Il y a quelques jours, nous faisons une longue promenade, je lui donnais le bras, vous nous suiviez avec votre mari. Sa voix était émue, et dans ses yeux je croyais lire l'aveu d'un cœur qui s'abandonne. Qu'elle était belle ainsi! Que le programme dont vous me parliez tout à l'heure me semblait facile à réaliser!

— Le hasard nous amena après de cette propriété délabrée qu'on peut apercevoir de la terrasse et qui est depuis deux ans abandonnée par son propriétaire. Tout à coup sa physionomie se transforma, l'ange avait replié ses ailes. La riante expression de son visage s'était évanouie, son regard m'évitait, sa pensée était ailleurs et la conversation, commencée sous les auspices de l'amour confiant, se traîna dans de fatigantes banalités.

— Elle vous aime cependant, j'en suis sûre, et elle souffre de votre affliction.

— C'est possible, mais qui pourrait dire quelle place occupent dans ce sentiment le respect du passé et la commisération pour celui dont elle connaît le profond dévouement? Vous vous rappelez l'absence que j'ai faite en même temps que vous lorsque des devoirs de famille m'appelèrent en Allemagne. Dix mois d'éloignement, c'est bien long, c'est plus qu'il n'en faut pour amener des changements dans le cœur d'une jeune fille. Le proverbe a raison, l'absence me donne tort. Quand je revins, elle n'était plus la même, sa gaieté l'avait abandonnée, son langage était réservé, craintif; je ne la voyais plus rire de ce rire folâtre qui lui allait si bien; elle évitait les causeries dans les allées du jardin et paraissait se complaire dans la solitude.

— Sans doute elle était encore sous l'impression de la mort tragique de notre père.

— Ce n'était pas cela, car elle n'aurait pas repoussé les consolations que lui offrait mon amitié

et n'aurait pas évité l'occasion d'en parler avec moi. Non, son cœur recélait un mystère, elle se tenait avec moi sur une défensive ombrageuse, souvent son regard fuyait le mien; parfois, si elle se laissait aller à un entretien plus expansif, si son langage renfermait un écho de l'affection d'autrefois, elle s'arrêtait brusquement, comme si elle avait oublié le programme qu'elle s'était tracé.

— C'est incompréhensible.

— A moins que je n'aie été supplanté par un rival que je ne connais pas. Je l'ai souvent soupçonné à son embarras, à l'empressement avec lequel elle détournait l'entretien, à sa persistance à éluder les questions indirectes que je lui adressais. J'éprouvais un sentiment de jalousie dont l'objet m'échappait. C'est cette pensée qui provoque l'appréhension de mes paroles. C'est souvent pour moi un besoin dont je ne me rends pas compte, de critiquer ceux dont elle est disposée à faire l'éloge, ou même ceux dont elle prononce le nom, comme si j'espérais atteindre ainsi l'ennemi inconnu qui menace mon bonheur. Il m'arrive quelquefois de regretter l'amertume de mes paroles en voyant son œil se fixer sur moi avec une expression de tristesse et de reproche. Mais à la première occasion je laisse déborder l'irritation qui couve en moi. Tenez, hier, je causais avec votre mari, M<sup>me</sup> Mathilde travaillait auprès de la fenêtre; je ne sais à quelle occasion nous vîmes à parler de M. de Braval, le propriétaire de l'habitation dont je vous parlais tout à l'heure.

— M. de Braval, dites-vous?

— Oui! Est-ce que vous le connaissez?

— Je me suis rencontrée avec lui; mais cela ne fait rien à l'affaire; continuez.

— Il a fort mauvaise réputation; des bruits très-graves circulent sur son compte, et l'on attribue à des motifs peu avouables sa longue absence du pays. Je me gardai bien de m'en faire l'interprète, mais je prononçai quelques paroles qui n'étaient pas à sa louange. Je ne sais si votre sœur me supposa une intention acrimonieuse; elle m'écoutait avec un embarras visible, et je crus surprendre un regard par lequel elle semblait implorer mon silence. Quelques instants après elle sortit, et, en la regardant s'éloigner dans le jardin, nous fûmes surpris de sa pâleur.

— Qu'a donc Mathilde? me dit votre mari. Depuis quelque temps elle est triste et préoccupée.

J'éprouvais un profond regret de l'avoir affligée; mais moi-même je souffrais tant!

— C'est étrange, en effet, dit M<sup>me</sup> de Rabasté; il faut que je l'interroge. Écoutez.

Ils restèrent silencieux, prêtant l'oreille aux notes sonores du piano qui leur arrivaient à travers la croisée ouverte. Les touches du clavier retentissaient avec une puissance remarquable sous les doigts de Mathilde. On eût dit qu'elle faisait passer son âme dans cet instrument banal et ingrat, tant il rendait avec vérité l'émotion que lui communiquait la jeune fille.

On reconnaissait à l'exécution une de ces organisations d'artistes passionnées et enthousiastes sur lesquelles les sentiments agissent avec une force irrésistible, et qui, toujours portées aux extrêmes, sont peu susceptibles de se prêter aux ménagements et aux compromis du monde.

— Il y a des larmes dans les notes, dit M<sup>me</sup> de Rabasté. C'est toujours ainsi que s'épanche la tristesse de son cœur; cet exercice l'use et la tue, il faut l'arrêter.

Elle l'appela à plusieurs reprises; la jeune fille parut enfin à la fenêtre.

— M. Gaston veut te souhaiter le bonsoir; viens donc l'accompagner avec moi.

Mathilde obéit à l'invitation et rejoignit sa sœur. Elle n'était pas d'une beauté irréprochable. Petite plutôt que grande, ses traits laissaient à désirer au point de vue de la régularité; mais ses yeux noirs avaient un charme indéfinissable; elle rappelait à quelques égards la poétique physionomie qu'Ary Scheffer a donnée à sa Mignon. Après avoir vu cette figure dont chaque détail était séduisant, on ne pouvait en oublier l'expression recueillie et rêveuse.

La nuit était radieuse, les étoiles étillaient un ciel sans nuage, la lune, à son plein, répandait une douce lumière sur le sable fin et les fleurs du jar-



din, un souffle presque imperceptible du vent faisait à peine osciller la cime des arbustes.

Après avoir été reconduire leur hôte jusqu'à la grille, les deux sœurs revinrent sur leurs pas. M<sup>me</sup> de Rabasté passa avec une affection toute maternelle son bras sous celui de Mathilde.

— M. Gaston s'en va le cœur triste, lui dit-elle.

— Qu'y puis-je faire ?

— Ce que tu peux y faire ? Tu le sais bien, méchante enfant ; être pour lui ce que tu étais autrefois, lorsque tu prétais en souriant l'oreille à vos projets de mariage.

Mathilde secoua la tête.

— C'était possible autrefois, ce ne l'est plus aujourd'hui.

— Qu'est-il donc survenu pour souffler sur les espérances que nous avions toutes conçues ?

Mathilde ne répondit pas.

— Mais qu'a-t-il fait pour te déplaire ?

— Rien.

— N'est-il plus à tes yeux ce cœur loyal que tu semblais si bien apprécier ? Il est riche et beau ; parmi les jeunes gens de notre monde, tu en trouverais difficilement un dont l'intelligence soit plus brillante et plus cultivée. Pourquoi donc as-tu cessé de l'aimer ?

— Qui te dit que j'aie cessé de l'aimer ? répondit vivement Mathilde.

M<sup>me</sup> de Rabasté regarda sa sœur et remarqua sur sa figure une expression d'indicible souffrance. Elle la fit asseoir à côté d'elle sur un banc au-dessus duquel un platane projetait un dôme de feuillage.

— Ah ! Mathilde, reprit-elle ; ah ! sœur capricieuse et folle. On a bien raison de dire que le cœur de la femme est inconstant comme l'onde. Vous croyez qu'il s'est fixé, que son programme est arrêté sans retour ; puis, au gré d'un nuage qui passe, de la fantaisie sombre ou rose qui survient, des pensées nouvelles font évanouir celles de la veille ; sur une chimère de son imagination, elle aventure l'avenir.

— Es-tu bien sûre qu'il en soit ainsi ?

— Parle donc alors ; ne vois-tu pas que je brûle d'impatience ?

Mathilde se serra contre sa sœur aînée à la façon câline des enfants gâtés.

— Ecoute ! je vais tout te dire, et tu verras que je ne m'appartiens plus.

« Tu sais par quelles terribles épreuves j'ai passé pendant ce triste printemps de 1832. J'étais seule avec notre père au château. Pendant qu'il courait la campagne, occupé à faire le coup de feu contre les bleus et à ranimer l'énergie défaillante des légitimistes, j'attendais son retour dans une mortelle anxiété, tremblant, tressaillant au bruit d'une détonation ou à la vue des soldats qui sillonnaient les routes. Combien d'heures j'ai passées à l'étage supérieur, interrogeant l'horizon d'un regard inquiet et évoquant les images les plus sinistres ! Puis, quand je le voyais échappé encore une fois aux périls de la lutte, il me fallait trouver la force de dissimuler mes terreurs au fond de moi-même, de cacher mes larmes et de sourire. Pauvre père ! il n'avait pas besoin que le spectacle de ma douleur vint ajouter à sa tristesse, et son inflexible courage s'indignait qu'on s'apitoyât sur son sort.

« Parfois, l'angoisse de l'attente était si douloureuse, que je ne pouvais y tenir ; j'allais alors à travers champs, je questionnais les paysans, je gravissais les collines et je promenais au loin mes regards pour découvrir quelque indice de cette guerre dont le théâtre se déplaçait tous les jours. L'espoir avait abandonné les plus confiants, lorsqu'un soir j'aperçus, dissimulé derrière un rocher, un jeune homme qui, la main sur la détente de son fusil, examinait attentivement la route qui se déroulait au-dessous.

« — Vous n'avez pas vu passer les gendarmes ? me demanda-t-il.

« — Non, répondis-je.

« — Je les attends, et ils seront bien heureux s'ils franchissent cet endroit sans accident.

« Ce n'était pas ainsi, tapé dans une embuscade, mais à poitrine découverte, que mon père faisait la guerre. Après tout, j'étais peu disposée à m'apitoyer sur le sort de ses ennemis ; toutefois, la pensée

qu'un homme allait peut-être tomber sous mes yeux me glaça de terreur ; je m'empressai de revenir.

« Quelques heures après, mon père rentra ; quoique ses traits portassent la trace du découragement et de la tristesse, il soupa avec son humeur habituelle, et chercha à m'égayer par l'entraînement de sa conversation ; mais, au moment de se lever, il pâlit et s'affaissa sur lui-même. On reconnut qu'il avait une côte brisée par une balle. Quelques instants après, un paysan vint nous avertir que les soldats n'étaient pas éloignés.

« — Hâtons-nous, dit le fidèle Raymond, de mettre M. le comte en sûreté.

« Pendant que j'étais occupée à faire disparaître les traces du repas, Raymond emporta notre père au milieu du bois, jusqu'à la retraite qui avait été préparée à cet effet.

« Deux heures après son départ, les soldats arrivèrent et visitèrent le château depuis la cave jusqu'au grenier. J'étais bien effrayée, je fis bonne contenance cependant ; je dois ajouter que je fus traitée avec beaucoup d'égards, et que nos ennemis parurent médiocrement contrariés de n'avoir rien découvert.

« Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels j'allais passer quelques heures avec notre père ; mais ces longues absences parurent imprudentes ; je renonçai même à aller le voir, quand je m'aperçus que mes démarches étaient épiées. Mes terreurs avaient changé de nature, mais elles n'étaient pas moins vives, et je craignais toujours que quelque circonstance ne mit sur la trace du fugitif.

« Un soir, la fermière, seule confidente de mes angoisses, était allée en ville pour interroger les bruits publics ; une frayeur indicible me serrait le cœur, je me figurais avoir vu des pronostics sinistres ; j'essayais vainement de repousser les pressentiments superstitieux qui m'assaillaient. Assise auprès de la vaste cheminée, j'écoutais d'une oreille distraite le chant monotone des grillons, lorsque la porte s'ouvrit sans bruit ; je me retournai et me trouvai devant ce même jeune homme que j'avais surpris à l'affût pour tuer les bleus.

« Il mit un doigt sur sa bouche et me dit tout bas :

« — N'ayez pas peur, c'est un ami qui vient vous offrir ses services.

« Un ami, j'en avais bien besoin dans mon abandon ; tous ceux avec lesquels j'aurais voulu partager le poids qui m'écrasait étaient si loin ! Je ne pouvais même pas l'écrire, de peur de fournir au gouvernement des armes contre notre père.

« Mais comment pouvait-il, puisqu'il était lui-même enveloppé dans la défaite des légitimistes, venir en aide aux proscrits ?

« — Je ne suis, répondit-il à mon observation, qu'un obscur soldat de notre cause auquel on ne fait pas l'honneur de prêter grande attention. J'ai cru, pendant quelques jours, devoir me cacher, mais j'ai compris bien vite que la précaution était inutile ; le pouvoir est décidé à laisser de côté ceux qui ont joué un rôle subalterne dans l'insurrection et à appesantir sa vengeance sur les chefs, notamment sur votre père, qui passe pour avoir dirigé le mouvement de l'Anjou. C'est un devoir pour tous ceux qui ont servi le même drapeau de travailler à son salut. C'est pour moi une dette personnelle, car s'il n'était arrivé à notre secours, moi et quelques autres nous aurions été écrasés par la supériorité de l'ennemi.

« Il me raconta un fait d'armes qui faisait honneur autant à l'humanité qu'à l'héroïsme de notre père ; il me rappela une foule de traits qui avaient provoqué un sentiment unanime d'admiration dans les deux camps. J'étais heureuse et fière de l'entendre ; lui-même prenait plaisir à m'entendre compléter son récit ; j'éprouvais pour lui quelque chose de cette sympathie qu'il témoignait au comte de Lantel.

« Mais, hélas ! cette éclatante notoriété qui s'appliquait au proscrit doublait le péril. On attachait à sa capture une importance exceptionnelle ; les ordres les plus pressants avaient été donnés de s'emparer de sa personne, on savait qu'il n'avait pas quitté le pays, la gendarmerie et la troupe étaient mises en campagne, la police déployait contre lui toutes ses ressources.

« Que faire pour conjurer le danger ? Comment déjouer les efforts de tant d'ennemis unis contre un seul homme ? Ma voix, mes yeux suppliaient l'ami généreux qui m'offrait ses services.

« Il me dit qu'il s'était déjà assuré le concours de quelques personnes dévouées et influentes qui, le moment venu, ne resteraient pas inactives ; il s'était ménagé des intelligences dans le camp ennemi et savait qu'on ignorait encore la retraite du proscrit, mais il n'osait espérer qu'elle échapperait longtemps à la vigilance d'une haine implacable ; il se proposait de me tenir au courant de tout ce qui se passerait, de toutes les mesures qu'il y aurait à prendre.

« La grille roulant sur ses gonds m'annonça alors le retour de notre fermière ; il me pria de la cacher. Sa sollicitude pour le sort du comte lui faisait une loi de la défiance, il ne voulait mettre personne dans le secret de son intervention, tout devait se passer entre nous deux ; cet excès de prudence me toucha comme une nouvelle preuve de dévouement.

« Lorsque je l'eus conduit dans une autre pièce, la fermière me donna des renseignements qui me firent que confirmer mes craintes ; je demeurai convaincue que tout espoir reposait sur l'appui qui se présentait à moi.

« Restée seule, j'allai délivrer l'étranger, et, après être convenue avec lui des moyens de nous entendre, je le conduisis à une porte qui donnait accès dans la campagne ; mais ayant plongé le regard dans l'obscurité :

« — Je ne puis sortir, dit-il, j'aperçois là bas, tout près de ce grand châtaignier, un homme qui se tient en observation et surveille les abords ; je suis suspect et, si l'on me découvre, je serai réduit à l'impuissance absolue de vous servir.

« Je sentis la nécessité de ne pas compromettre dès le début l'efficacité d'un dévouement si précieux ; je le ramenai au château et l'installai dans une chambre voisine de celle qu'occupait habituellement notre père.

« Pendant toute la nuit, je fus occupée de la reconnaissance que je devais à ce généreux étranger ; je me reprochai de ne lui avoir pas suffisamment témoigné, de m'être laissé influencer par l'expression peu sympathique de sa physiologie, comme si elle diminuait la portée du service et justifiait ma froideur.

« Le lendemain matin, quand j'allai le délivrer, j'essayai de le dédommager par la cordialité de mon langage ; il en parut éprouver un véritable bonheur ; en le conduisant par un sentier écarté, je tremblais que son dévouement ne lui fût fatal ; je le lui dis, il fit bon marché de son propre péril ; pourvu qu'il menât à bien son entreprise, le reste importait peu ; sa disparition ne laisserait un vide dans le cœur de personne ; sa liberté, s'il devait la compromettre, serait un faible prix en échange du résultat qu'il poursuivait. Un sentiment de pitié se joignit à l'admiration que m'inspirait son dévouement.

« Chaque jour il revint ; nous choisissions pour nos rendez-vous des endroits et des heures qui devaient échapper à toute surveillance. Il me rendait compte de ses démarches, me renseignait sur les mesures qui étaient adoptées par nos amis et nos adversaires. Hélas ! je trouvais sans cesse dans ses rapports de nouveaux motifs d'inquiétude ; l'horizon, au lieu de s'éclaircir, s'assombrait. Si je n'avais compté sur son appui, j'aurais perdu toute espérance.

« Un jour il me dit :

« — Les troupes ont fouillé toutes les fermes du côté de la route d'Angers.

« Je restai impassible ; il reprit :

« — J'ai entendu dire qu'elles vont faire une battue dans le bois.

« Je tressaillais et pâlis.

(A continuer.)

L. COLLAS

## ECONOMIE DOMESTIQUE

**Désinfection des appartements.** — Le meilleur moyen de désinfecter les appartements est de les ventiler énergiquement en laissant les portes et les fenêtres ouvertes pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite. Si la rigueur de la saison ou les circonstances ne permettent pas de recourir à ce moyen, il faut faire dans la cheminée des feux clairs



qui déterminent un grand courant d'air. On a soin qu'au moins une porte soit constamment ouverte, pour fournir pendant ce temps, de l'air nouveau et pur. Ce procédé si simple doit être employé même lorsqu'il fait chaud. Si on ne peut pas faire de feu, on fait évaporer du vinaigre sur une pelle rouge.

S'il s'agit de purifier l'air et même les murs, les meubles, les rideaux d'une pièce dans laquelle a séjourné un malade, on commence par enlever tous les objets argentés ou dorés, on étale les couvertures, les matelas, sur des dossiers de chaises, on renouvelle l'air en ouvrant les fenêtres, puis on ferme avec soin les portes et les fenêtres, et on fait brûler quelques pièces de soufre sur un fourneau portatif, en quittant la pièce au plus tôt, pour éviter les effets des gaz suffoquants qui se dégagent du soufre en combustion. On peut aussi mettre une poignée de chlorure de chaux avec de l'eau dans un ou plusieurs plats qu'on dépose à terre. Il suffit que l'odeur du chlorure soit sensible pour qu'on soit certain que le but est atteint.

**Eau de Portugal.** — C'est une eau excellente pour la toilette et pour le mouchoir. Sa composition est très-simple: essence d'orange, dite *Portugale*, 75 grammes; alcool rectifié, un litre. Mêlez; décantez pour enlever un léger dépôt.

Cette eau très-savante est un peu colorée; mais cette couleur n'a aucun inconvénient.

Quelques personnes y ajoutent trois ou quatre gouttes de teinture d'ambre.

**Vinaigre de toilette.** — Les parfumeurs ont inventé une foule de vinaigres qui n'ont pas d'autre mérite que celui d'avoir une odeur plus ou moins agréable; car, relativement à l'effet qu'ils produisent sur la peau, le vinaigre de vin ordinaire est tout aussi bon. On pourra aisément imiter ces vinaigres, en ajoutant à de bon vinaigre de vin blanc ou rouge, soit un peu d'eau de Cologne, soit de l'eau de menthe, ou de l'eau de miel, suivant le goût de la personne qui se propose d'en faire usage.

Les roses rouges, séchées, dans la proportion d'une forte poignée pour un litre de vinaigre, ajoutent sensiblement à ses propriétés comme cosmétique; la macération doit durer trois jours. (Extrait du volume de *l'Economie domestique*.)

N<sup>OS</sup> MILLET-BOBINET.

## LETTRE D'UNE AMIE

Elles seront courtes ces lettres, pour le moment du moins, car je veux répondre d'une façon sérieuse aux nombreuses questions qui me sont adressées chaque jour par nos lectrices. Aussi, pour l'heure, consacrerai-je mes moments de loisir à chercher, à me renseigner, à voir par moi-même tout ce qui peut vous être utile, à bien me rendre compte avant de parler. Je passe des journées entières à l'Exposition de l'Industrie, étudiant consciencieusement les progrès sans cesse renaissants de l'intelligence humaine; je prends des notes, je fais des achats, je me livre à des expériences, et lorsqu'elles seront satisfaisantes, alors je vous dirai franchement mon avis, et je vous le donnerai en tout repos de conscience.

Plus d'une lectrice m'a demandé le moyen de détruire ce duvet qui dépêche quelquefois le plus joli visage; jusqu'à présent on ne m'en a indiqué qu'un: l'épilage. Jusqu'à ce que j'aie reconnu qu'il existe une composition inoffensive qui amène ce résultat heureux, je m'abstiendrai de tout avis.

Mais aussi, lorsque j'aurai acquis la conviction d'avoir trouvé le spécifique désiré, je n'hésiterai pas, mesdames, à vous le préconiser: tel est en ce moment le cas qui se présente: une de nos abonnées m'exprimait dernièrement, dans des termes vraiment touchants, le chagrin qu'elle éprouvait de voir la susceptibilité extrême de la peau de son visage et de ses mains; au moindre hâle, m'écrivait-elle, j'ai la figure altérée de boutons légers, à la vérité, mais, enfin, ce sont toujours des boutons. Que dois-je faire? Je prendrais bien du lait antipénelique de M. Candès, 26, boulevard Saint-Jean, mais je crains que cette eau ne soit bonne que pour les taches de rousseur, dont je ne suis point affligée.

Voici ma réponse: Ugez en toute confiance, madame, du lait antipénelique additionné d'eau; c'est une des meilleures eaux de toilette connues.

Les médecins sont partagés depuis Molière en deux camps, le médecin Tant-Mieux et le médecin Tant-Pis. A l'un vous demanderez si l'usage du corset est utile ou nuisible à la santé, il vous répondra: « Abstenez-vous, chère madame, d'emprisonner votre corps dans cette funeste geôle de boîtes et d'aciers, qui lui ôtent sa souplesse. » L'autre, au contraire, vous dira: « Soutenez, madame, le corps faible et enclin à s'affaïsser sur lui-même; n'ayez garde de le laisser à l'abandon; c'est une tige frêle à laquelle il est indispensable de donner un tuteur, il court risque sans cela de dévier de la ligne droite. Oui, madame, votre personne a besoin d'un corset qui la maintienne. »

Je suis de l'avis de ce dernier, et j'y ajouterai cette recommandation: Apportez, mesdames, dans le choix de votre corset le plus sévère examen, et adressez-vous

sans hésitation, car il y va de votre santé, à une bonne faiseuse, à une femme qui en comprend l'importance capitale. A mon avis, vous ne pouvez mieux faire que de vous adresser à M<sup>me</sup> Billard, 2, rue Tronchet. Ses corsets élastiques surtout ont atteint, je crois, le degré supérieur auquel nul autre pareil ne peut arriver; je ferai prochainement dessiner l'un de ces corsets, et vous vous rendrez ainsi compte de son élasticité, qui suit tous les mouvements de notre respiration.

E. BOUGY.

## CAUSERIE

SUR LE SAVOIR-VIVRE ET LE SAVOIR-FAIRE

Nous allons vous parler encore un peu de la toilette au point de vue du savoir-vivre, car nous n'avions pas tout dit dans notre précédente causerie, et je sais que vous écoutez volontiers mes conseils, étant bien convaincue que je ne vous les donne que pour vous aider de mes observations et de ma vieille expérience du monde.

L'élégance est de tous les temps, de tous les âges et de toutes les fortunes, puisqu'elle ne consiste pas dans la richesse des habits, comme le croient, très-soittement, de certains gens, mais dans leur bon goût, dans leur harmonie, dans leur fraîcheur, en un mot, dans ce que je ne sais quoi de gracieux qui fait tout le charme des femmes et montre en elles autant de distinction dans le goût que dans l'esprit; en les habituant à approprier toujours leur toilette à leur âge, à leur physique et à leur position sociale; mais je vais vous faire comprendre ce que je veux dire par une comparaison, ou plutôt par une différence.

On peut dire comme l'ogre d'une femme âgée: Elle est élégante. On ne dira jamais d'elle que comme une critique sévère: elle est coquette.

Ceci bien compris doit être la base que vous devez prendre dans la façon de vous habiller, si vous voulez le faire en femme vraiment distinguée.

Les femmes bien élevées soignent au moins autant la partie non visible de leur toilette que ce qu'elles montrent à tous les regards. Aussi du linge blanc, frais et en parfait état est nécessaire avant tout, non-seulement comme savoir-vivre, mais encore comme hygiène.

Ceci s'entend par des bas bien blancs et bien tirés, un petit col de toile tout frais et sans le moindre pli, les manchettes en état pareil, une jupe immaculée, choses qui, non-seulement complètent fort agréablement une toilette, mais aussi l'embellissent encore! Ainsi j'ai connu une jeune femme qui avait, et à juste droit, une très-grande réputation d'élégance; eh bien, jamais elle ne portait que des cols et des manchettes en toile, fût-ce même avec des robes de velours ou de satin; mais cette toile était si fine, si blanche, si fraîche que toutes les dentelles du monde pâlisseraient auprès d'elle.

Il faut éviter de laisser paraître *neuf* les effets que l'on porte même pour la première fois, c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'y montrer gênée, guindée, en un

mot se poser en *châsse*, ce qui rend toujours ridicule et prouve que vous avez peu l'habitude de porter des vêtements élégants; de même que promener un regard investigateur et inquiet sur sa toilette, quand on est dans le monde, ce qui donne à rire de vous.

Si vous allez dans une soirée ou dans un dîner, avec une simple toilette, croyant que ces réunions doivent être ce qu'on appelle *sous ornement*, et que vous vous y trouviez au contraire avec des femmes très-parées, au lieu d'en prendre de l'humeur et de vous plaindre, vous devez vous en excuser auprès de la maîtresse de la maison, et plaisanter finement sur votre maladresse, rien de plus.

Quant à la toilette du jour, chez une femme comme il faut, elle doit toujours se distinguer par la simplicité et une sorte de chasteté, qui la parent mille fois mieux que le luxe le plus exagéré; ce serait donc tant pis pour celles qui sortiraient de ce programme.

Si on est riche, qu'on garnisse ses robes avec des dentelles les plus belles, les fourrures les plus rares, en un mot qu'on suive les exigences les plus coûteuses de la mode, — en s'arrêtant toutefois à la frontière de l'exagération, — rien de mieux! Mais si l'économie doit être consultée pour la composition de sa toilette, renoncer complètement au luxe est, croyez-moi, mille fois plus habile et de meilleur goût que de montrer de vains efforts pour y atteindre; alors prenez pour règle qu'une robe fraîche, fut-elle de l'étoffe la plus simple, est beaucoup plus jolie qu'une robe riche un peu défraîchie; — une robe de belle laine est préférable à une robe de soie de médiocre qualité; — ainsi de suite.

On doit aussi se garder de faire régner dans la composition de sa toilette des couleurs et des dessins prononcés. D'abord parce que cela *déte*, et une femme d'ordre ne renouvelle pas ses vêtements tous les jours; puis parce que cela montre peu de goût et ôte de la distinction.

Il y a encore des *a-propos* de toilette qui ne doivent point être négligés par une personne qui sait vivre: ce sont ceux qui tendent à satisfaire une convenance ou un sentiment. Ainsi:

Une visite faite à quelqu'un de malade ou d'affligé exige une mise simple et modeste.

Une visite à une femme ayant peu de fortune et vivant dans la retraite, comporte également une grande simplicité dans son habillement, afin de ne pas rappeler à celle que vous venez voir la différence qui existe entre sa position et la vôtre; et en agissant ainsi on montre non-seulement qu'on sait vivre, mais encore qu'on a le cœur aussi noble que l'éducation distinguée.

Une femme comme il faut doit soigner davantage encore son linge que ses toilettes, c'est-à-dire qu'elle aura plus de chemises que de robes, plus de bas que de fichus, et ainsi du reste; car agir autrement est d'abord d'un très-mauvais goût, puis c'est du luxe doublé de misère.

Il faut soigner sa chaussure, non-seulement comme élégance, mais encore comme hygiène, en portant des souliers et des bottines, qui, tout étant fins et légers, soient bien faits et solides; car le froid aux pieds est le premier ministre de la maladie.

Que vos vêtements soient toujours appropriés aux saisons: légers pendant l'été, chauds pendant l'hiver; mais il faut plutôt se délier du froid que du chaud, et mettre en pratique ce dicton populaire: « Le chaud est quelquefois un ami opportun, le froid est toujours un ennemi dangereux. » Pourtant il ne faut jamais se couvrir outre mesure, ce qui rend frileux et prédispose aux fluxions de poitrine.

A moins d'être souffrante, une très-jeune femme, et surtout une jeune fille, ne doivent jamais porter un bonnet; de même qu'il est ridicule à une femme qui n'est plus jeune de se montrer nu-tête.

Enfin une toilette fraîche et soignée, toujours appropriée à l'heure ou à la circonstance et à l'âge, est le cachet certain d'une femme bien élevée. Mais faire plusieurs toilettes dans la journée montre du désordre et du désordre; à moins que ce ne soient des toilettes indispensables; par exemple, si on doit faire des visites, on s'habille pour sortir et on se déshabille en rentrant, une femme soignée ne gardant jamais dans la maison les robes qui lui servent pour s'habiller, dans la crainte de les faner; car une toilette qui n'est plus fraîche ne peut jamais être ni élégante ni distinguée.

C<sup>me</sup> DE BASSANVILLE.

## PETITE CORRESPONDANCE

M<sup>lle</sup> A. C. — Merci à M. votre père du bon conseil qu'il vous a donné. J'accepte de grand cœur l'explication promise.

De la *foi* de B. — J'ai été fort heureuse d'apprendre votre réussite parfaite dans le travail de la giletière. Merci donc de m'en avoir donné la bonne nouvelle. Oui, pour le rebus. Oui, pour les initiales.

E. BOUGY.

RÉBUS  
LAB



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

Le Grand, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE